

preté à cette misère et, quand le soir elle rentrait de chez les Wilkie, elle traversait rapidement la salle d'auberge, prenait à peine une bolée de soupe et quelques pommes de terre, — c'était tout son repas, — pour courir s'enfermer plus vite chez elle.

Là elle se retrouvait avec tous ses souvenirs. Elle avait près du lit, au mur lamentablement gris et rayé à tous endroits par des traces d'allumettes, piqué quelques images de son couvent : une Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, ancien modèle, avec l'Enfant Jésus debout devant elle, un bambino de Prague, une gravure de saint Antoine, son crucifix des voeux et un long rosaire de Lourdes. Puis, au-dessus de sa table, une photographie de sa dernière classe au couvent : elle y était au milieu de ses élèves avec son costume ; ce costume elle l'avait emporté, il était au fond de sa malle, une espèce de coffre ; et sa grande joie, le soir, quand tout était endormi au cabaret et qu'on n'entendait plus les verres se choquer dans l'en bas, et les propos gros comme le vin se heurter avec les verres, sa grande joie était de déplier cette robe noire, ce voile, cette guimpe. Elle revêtait alors cette livrée, souriant et pleurant, et elle était heureuse de se voir ainsi vêtue à un bout de miroir fendu qui pendait à la muraille. Après sa prière, qu'elle faisait mieux ainsi, elle s'asseyait à sa table et elle écrivait une sorte de journal où toutes ses impressions étaient notées fidèlement.

Elle avait un instinct sûr qui du premier coup lui faisait trouver l'expression précise.

“ Dans quel milieu je suis tombée ! écrivait-elle quelques jours après son arrivée, tout y est froid, contraint et violent ! ”

“ J'ai bien pitié du pauvre M. Wilkie, notait-elle quelques semaines plus tard, il me semble bon, ouvert ; quand il sourit, on voit qu'il veut faire du bien, mais comme il a l'air de souffrir. ” Et un peu plus loin : “ Je ne comprends rien à sa femme, c'est un ouragan dans ses domestiques, elle touche à tout ; elle me regarde si froidement par moment que je m'en sens glacée. ”

Il y avait par instants des cris d'âmes douloureux ; cette vie s'était si étrangement modifiée : “ Hier soir, écrivait Soeurange, j'ai dû traverser, pour monter chez moi, le cabaret regorgeant de buveurs. Je ne sais pas ce qu'a dit à mon passage un homme attablé ; on a ri. Je n'ai pas compris, mais quand je suis arrivée dans ma chambre, je ne sais pourquoi j'avais peur et j'ai